



LUCIEN
BODARD

le plus
grand
drame
du
monde

LA CHINE

de Tseu Hi
à Mao

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1968.*

Préambule

Je suis né dans la Chine des seigneurs de la guerre. Au plus lointain de cette Chine dans l'espace et le temps. Dans cette immense province du Sseu Tchouan, où soixante millions d'hommes sont enfermés dans les contreforts de l'Himalaya. Comme débouché vers le monde plus moderne, juste le Fleuve Bleu, l'énorme Yang Tse Kiang. Pour le remonter, depuis la côte et la civilisation du xx^e siècle, il faut se confier pendant trente jours à des jonques incertaines, il faut traverser des gorges sinistres. Partout des brigands.

Au Sseu Tchouan, c'est le Moyen Age. Un Moyen Age à fusils vendus par des aventuriers blancs. Têtes coupées, opium, effroyable misère des masses, effroyable somptuosité des « profiteurs » — bandits devenus généraux, toujours se combattant les uns les autres; milliardaires de la spéculation vendant le grain à prix d'or lors des famines, les richards du sabre et les richards de l'argent. L'anarchie totale, complète, sanglante, où quelques Européens risque-

Koung-Tsee, ou Confucius

22

孔子



tout prospèrent. D'autres se « dévouent ». Une poignée d'hommes perdus dans l'immensité. Missionnaires régnant sur les « chrétientés », quitte parfois à être suppliciés. Trafiquants procurant de tout, quitte parfois à être dépouillés. Et aussi quelques médecins impuissants devant les catastrophes, où des millions de coolies et de paysans meurent dans l'indifférence générale. Pour protéger ces individus, enfoncés dans la quantité innombrable des Jaunes, parmi les pirates, parmi les chefs de bande, parmi les cruels despotes, parmi les féodaux de toute sorte, sans foi ni loi, quelques consuls. Le consulat de France à Tchen Tu, la capitale du Sseu Tchouan, c'est une succession de pavillons en bois ouvragé recouvert de papier, devant lesquels flotte le drapeau tricolore. Mon père, c'est le consul.

Déjà, à l'époque de ma naissance, il est ce qu'on appelle en Chine un « Old China Hand ». Il est encore jeune, mais que n'a-t-il pas vu ! Il a assisté à l'agonie de l'Empire Céleste, que l'impératrice mère Tseu Hi a prolongé de cinquante ans contre l'assaut de l'Occident qui veut s' « ouvrir » le plus grand marché du monde. C'était l'Empire du Milieu fermé par toutes les murailles de Chine, pas seulement les remparts mais aussi l'orgueil qui faisait que, dans

La pensée de Confucius (551-479 av. J.-C.) a soutenu pendant plus de 2 000 ans l'ordre divin et immuable de l'Empire Céleste. Jusqu'à ce que l'Empire Céleste soit détruit par les « barbares blancs ». Jusqu'à ce que vienne un nouvel homme pour donner une nouvelle pensée à la Chine.





Plus de 2 000 ans durant l'Empire Céleste a été enfermé par la Grande Muraille pour être l'Empire du Milieu, l'unique Empire au monde selon les Chinois. En dehors il n'y avait que la « barbarie ».

l'univers, il n'y avait que la Chine seule, celle de la Sagesse, celle de l'Harmonie Suprême, celle du Fils du Ciel. Tseu Hi, mi-Agrippine mi-Messaline, monstre de l'intelligence, de la férocité, de la perversité, et même du patriotisme, a défendu pied à pied, incroyablement, cette Chine auguste contre les « barbares de la mer », les Blancs attaquant avec leurs canonniers, leur religion, leurs banquiers. Dans un dernier sursaut, le sursaut du désespoir, elle a commandé finalement le grand massacre des « envahisseurs ». 1900. L'apocalypse. Les tortures, les flammes et le sang. Et la défaite finale, l'humiliante soumission. C'est la croisade du monde contre le « Péril jaune » — comme le proclame alors Guillaume II. Il se trompe, il n'y a pas encore de « Péril jaune ». C'est seulement la fin d'une civilisation millénaire. Tseu Hi, la merveilleuse, n'a pas compris qu'en voulant sauver sa Chine rien que par les ruses, les fourberies et les pièges, elle allait contre la marche du temps. Elle condamnait encore plus totalement ce qu'elle croyait être des valeurs impérissables représentées par le Trône du Dragon et la philosophie de Confucius.

Ces soubresauts, mon père y a assisté. Gigantesques remous qui n'ont rien laissé derrière eux. Car rien n'avait été préparé. La fin d'un Empire et puis le vide. Plus rien que cette impuissance où l'Orient et l'Occident mêlent leurs défauts. Comme symbole, Shanghai la gigantesque qui a triomphé de la Cité Interdite de Pékin.

Rien qu'un homme. Sun Yat Sen. Le « terroriste » qui a contribué, avec ses bombes et ses complots, à jeter bas le Céleste Empire. A l'époque où il était encore traqué par les mandarins, mon père l'a rencontré mystérieusement dans Canton. Sun Yat Sen lui a dit : « Il faut faire une Chine nouvelle, une Chine entièrement moderne. » Mais, quand il a été vainqueur en 1911, il n'a pas pu. Car, alors, il n'avait pas vraiment d'idéologie, de cadres, de moyens, de Parti. Sun Yat Sen a vaguement dirigé un gouvernement inconsistant dans Canton, la cité de la Rivière des Perles. Gouvernement toujours menacé, gouvernement sans puissance au-delà de la ville.

C'est l'époque où, comme une masse immense qui vole en éclats après sa chute, la Chine s'émiette, celle de mon enfance. Je suis, à Tchoung King, le « petit roi » gardé par les soldats afin de ne pas être kidnappé par des pirates quelconques. Cela dure cinq ans, cela dure dix ans, cela ne paraît pas finir. Cependant, dans ses profondeurs, la Chine change. Les bourgeois jaunes, peu à peu modernisés, se rassemblent au sein du Kuomintang nationaliste. Dans les banlieues des villes nouvelles, les coolies sont devenus un prolétariat prêt à la révolte. De jeunes intellectuels fondent le P.C. C'est alors que Borodine arrive à Canton, qu'il dit à Sun Yat Sen : « Alliez-vous tous pour délivrer la Chine de l'Impérialisme et du Capitalisme. » La grande croisade de la Libération menée par Tchang Kai Chek après la mort de Sun Yat Sen. Grèves. Grèves et mar-

ches victorieuses des armées populaires. Grande peur des Blancs. La Chine va-t-elle tomber dans le Communisme? Non, car Tchang Kaï Chek se retourne contre la révolution. Car Tchang Kaï Chek massacre les révolutionnaires à Shanghai et à Canton.

Je laisse une Chine apparemment condamnée à l'impuissance. Et cependant, quand je reviens en Asie comme journaliste, comme envoyé spécial de *France-Soir*, il y a eu Mao, sa République de Juling, sa Longue Marche, une épopée fantastique. Il y a eu ses armées de campagne qui ont tenu en échec les Japonais, alors que Tchang Kaï Chek et son Kuomintang pourrissaient toujours plus. La guerre populaire, la République populaire, non plus dirigées par des Russes mais par des Chinois, de purs Chinois, victorieux grâce à des tactiques politiques et militaires purement chinoises. Mao et ses guérilleros contre Tchang Kaï Chek, contre les Japonais, contre les Américains. Tiédeur de Moscou. Cependant l'immense, l'incroyable victoire en 1949. Quelques années auparavant Mao n'avait que quelques milliers de partisans, maintenant il est l'Empereur Rouge.

Ce triomphe, je l'ai vu de mes yeux. Comme j'ai vu ensuite le drame de Mao victorieux, le drame de Mao abandonné par ses compagnons qui, après les expériences mystiques des « Cent Fleurs » et des Communes du Peuple lui ont dit : « Vous avez conduit notre Chine victorieuse à la ruine par votre folie antiscientifique. Avec vous, le pays est

condamné à la faim, à la mort, à la paralysie. Il faut des gens plus raisonnables et plus sensibles que vous, c'est-à-dire nous, vos lieutenants, pour poursuivre votre œuvre. » 1958. On retire à Mao le titre de Président de la République.

Le drame des surhommes, c'est d'être emportés trop loin par leurs triomphes. C'est vrai qu'à cette époque la Chine populaire est à la veille de la catastrophe. Mao croit que les six cents millions de Chinois, dépouillés de l'égoïsme, dépouillés de tous les sentiments et de toutes les idées individualistes, n'existant plus que comme un bloc immense, le Peuple, a des pouvoirs magiques. Pour cela il faut qu'il ne soit pas brimé par le Parti, par les bureaucrates du Parti qui sont devenus les nouveaux mandarins rouges. Liu Chao Chi lui dit : « Tu as trop confiance dans les hommes, ils doivent être commandés. » Liu Chao Chi a raison, la Chine est dans le chaos. Liu Chao Chi prend le pouvoir.

Presque dix années de « bureaucratisme », une sorte de stalinisme. La Chine, comme une fourmière bien organisée où les récoltes s'accroissent, où les usines se multiplient, où l'on fabrique la bombe atomique. Apparemment, la Chine de l'ordre rouge éternel, de la puissance toujours grandissante.

Cette Chine-là, Mao n'en veut pas. Car il present qu'au bout de tout, c'est encore l'acceptation, la soumission à un certain équilibre mondial. Liu Chao Chi a beau dénoncer le révisionnisme, Mao le condamne comme révisionniste. Mao lance dans la

mêlée son nom formidable, son extraordinaire légende. Pour lui, comme pour Tseu Hi, la Chine c'est encore l'Empire du Milieu. Celui où le Ciel est remplacé par le Peuple. Le Maoïsme c'est quand même la Sagesse jaune, la Sagesse céleste qui doit s'imposer, comme métaphysiquement, au globe. Dans l'Ancien Empire on maintenait l'ordre par la violence et la perfidie. Pour Mao la violence est une nécessité afin de créer l'Ordre nouveau, la Sagesse nouvelle, la Philosophie du peuple donnée au monde par les Chinois. La vraie revanche.

Mao gagnera-t-il dans sa Chine même? il a contre lui le Parti, les syndicats, les ouvriers, tout ce qui est organisé.

Mao déchaîne tout pour tout vaincre. Comment cela finira-t-il, je n'en sais rien. Sur quoi tous ces événements enchevêtrés vont-ils déboucher : une Chine mystique? Une Chine bureaucratique? Une Chine retombant dans l'anarchie? Rien n'est prévisible. Rien n'a jamais été prévisible dans le Céleste Empire. Une seule chose est certaine, c'est que la Chine veut « être ». Et quand la Chine « est », elle est incommensurable. Il peut y avoir encore bien des rechutes et des faiblesses. Mais, après un siècle et demi de tragédie, je suis sûr que désormais la Chine, sous n'importe quelle forme, demeurera grande.

Après un siècle d'effondrements et de misères (1850-1949) vient le génie qui ne se borne pas à refaire une grande Chine : Mao Tse Toung. Il veut aussi lui donner un ordre mystique et immortel. L'ordre selon le Peuple dont il est l'organisateur et le théologien.



I

Le sacrilège

Le drame de la Chine, pour le comprendre, il faut remonter au début du XIX^e siècle. Depuis des milliers d'années, c'est l'Empire du Milieu. C'est la terre sacrée entourée par la Muraille de Chine, cette dentelle de pierre chevauchant montagnes et déserts depuis le Thibet jusqu'au golfe du Petchili. Cette Muraille a un sens profond. Tout ce qui est au-dehors c'est la « Barbarie ». Pour les Chinois il n'existe dans l'univers que cette Chine verrouillée, que le Fils du Ciel enfermé dans la Cité Violette de Pékin, que les rites, que la Sagesse, que l'art de gouverner selon Confucius, que l'obéissance de la part des sujets. Le temps ne compte pas. C'est une Chine immuable et éternelle où l'Empereur est l'incarnation suprême du Ciel, de la terre et des hommes. Il n'y a pas de dieux. Car le Fils du Ciel est l'Essence des choses, l'Être Suprême, tellement sacré qu'aucun œil humain ne doit le voir. Dans la salle du Trône les dignitaires et les princes restent agenouillés devant lui, le regard au sol. Et quand

il lui arrive de sortir de la Ville Interdite, c'est-à-dire de son palais, les soldats jonchent sa route de sable d'or et veillent à ce que la population s'enferme dans ses maisons derrière des tentures pour ne pas l'apercevoir.

Au cours des millénaires des « barbares » avaient maintes fois envahi la Chine. Mais c'était les barbares venus de l'Asie centrale, des Mongols, des Tartares. Ces vainqueurs-là avaient été rapidement assimilés par la philosophie et la civilisation de la Chine. A tel point que la dynastie régnant à Pékin depuis le XVII^e siècle descend des derniers conquérants à avoir franchi la Grande Muraille, les Mandchous. Depuis lors les Mandchous se sont comportés en souverains « célestes », pénétrés du fantastique orgueil céleste.

Et puis brusquement, au début du XIX^e siècle, s'est produit l'impossible, l'incroyable. Le sacrilège. Cette fois les barbares sont venus de la mer. L'attaque est menée par des hommes qui se présentent de façon toute différente avec des bateaux, avec des canons, avec la Bible, avec bonne conscience, avec la certitude d'apporter à l'Empire Céleste une civilisation supérieure à la sienne. Ces barbares ont la peau blanche et viennent des confins inconnus du monde. C'est l'agression de l'Occident technologique et chrétien qui veut s'ouvrir la Chine surpeuplée. Avec l'Angleterre de la révolution industrielle à l'avant-garde.

Car la Chine est complètement fermée à l'Occi-

nrf



Extrait de la publication